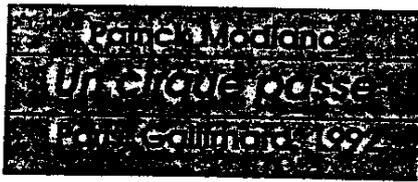


## Géographie de l'inquiétude



Après *Fleurs de ruine*, récit dans son œuvre, Patrick Modiano revient au roman avec *Un cirque passe*. La frontière entre les genres est en réalité des plus ténues : le narrateur de ce roman a dix-huit ans et son existence est aussi fragile que celle de l'auteur. Leurs angoisses sont semblables : un téléphone qui résonne dans le vide, un regard inquisiteur, un geste trop insis-

tant. Une même faute les hante qui fait le cœur de l'existence et l'écriture.

L'intrigue de *Un cirque passe* est des plus limpides. Un jeune homme, le narrateur, rencontre à l'issue d'un interrogatoire de police, une certaine Gisèle, à peine plus âgée que lui. Il l'aide à "rassembler les morceaux épars d'une vie" : deux lourdes valises, un manteau de fourrure et un labrador. Il rencontre avec elle, deux "hommes d'affaire" qui lui demandent un "service". Il se fait complice d'un acte dont la signification lui échappe sur le moment.

Le narrateur veut hâter son départ de Paris, pour vivre à Rome, en compagnie de Gisèle. Mais d'abord, il lui faudra éviter tous ceux qui veulent le questionner. Et plus tard, "comme l'équilibriste qui éprouve un vertige rétrospectif une fois qu'il a traversé le gouffre sur son fil", il se rappellera les faits.

L'apparente limpidité de l'intrigue est une invitation à chercher ailleurs. Comme *Dimanches d'août* ou *Voyage de noces*, *Un cirque passe* reprend les structures du roman policier, mais les détruit de l'intérieur. L'interrogatoire de police, l'envie de fuir, la disparition du père à Genève pour des motifs que l'on ignore jusqu'au bout, tout cela fait partie des lois du genre. Rien n'est tangible dans ce roman et l'on s'y sent comme "le voyageur qui monte dans un train en marche et se retrouve en compagnie de quatre inconnus. Et [qui] se demande s'il ne s'est pas trompé de train."

Les personnages sont les premiers à être affectés de cette qualité. Gisèle refuse de se livrer à des confidences attendues par le narrateur, ce qui accentue autour d'elle les zones d'ombre. Grabley, factotum du père, est aussi inconsistant que lui : "[...] en leur compagnie, un doute vous prenait et vous aviez envie de les toucher, comme on palpe un tissu, pour vous assurer qu'ils existent vraiment."

Les lieux disent aussi ce malaise. Le narrateur adulte revient sur les lieux de sa brève liaison : "Mais les détails topographiques ont un drôle d'effet sur moi : loin de me rendre l'image du passé plus proche et plus claire, ils me causent une sensation déchirante de liens tranchés net et de vide." L'appartement du quai Conti (celui que Modiano évoquait dans *Livret de famille*) est à l'abandon et le narrateur semble y couler des jours incertains plus qu'il n'y vit. La rive droite est au contraire le lieu de l'action. Pour la première fois d'ailleurs, Modiano conjugue un verbe dans le titre du livre et cette action, celle du Temps autant que celle accomplie par des hommes, est essentielle.

L'une des clés du roman réside en effet dans son incipit, "J'avais dix-huit ans", moment crucial de l'existence, où tout bascule pour lui. Amoureux de Gisèle, le "prétendu-étudiant" songe à vivre à Rome, comme libraire, pour effacer, en revenant adulte dans cette ville, le souvenir d'un séjour en compagnie de son père : "A Rome, un soir de printemps, nous commencerions à vivre notre vraie vie. Nous aurions oublié toutes ces années d'adolescence et jusqu'au nom de nos parents".

L'enfance est ce moment où l'on ne peut encore vivre sa vie. Quelques scènes à la fois belles et douloureuses la disent : c'est la promenade du dimanche soir au bois de Boulogne qui précède le retour au collège, les repas dans un restaurant de la rue Fontaine avec sa mère comédienne, les soirées dans l'appartement du quai Conti éclairé par les lumières des bateaux-mouches.

Ces scènes le narrateur ne s'en libère qu'exceptionnellement. Une euphorie inexplicable, une soudaine solidarité avec le père fantomatique qu'il accompagnait déjà dans les *boulevards de ceinture* préparent à l'affrontement et la rupture avec eux qui le poursuivent, figures réincarnées des persécuteurs. Dans cette rupture brutale, il trouve la force d'être lui-même et atteint la légèreté, l'indifférence qui conviennent à la vie d'adulte.

L'œuvre de Modiano est construite autour d'une douleur qu'il tente d'exorciser en écrivant. D'aucuns lui ont reproché d'écrire sans cesse le même livre. Ils oublient ou ignorent qu'écrire est rechercher la prise grâce à laquelle, peut-être, on sortira du gouffre. Mais on trouve-t-on jamais cette prise ?